



Pasquier Gaël (2010). Enseigner l'égalité des sexes à l'école primaire. *Nouvelles questions féministes*, 29 (2), 60-71.

Dès les années 1970, les recherches anglo-saxonnes ont établi que les enseignant-e-s interagissent davantage avec les garçons: ils et elles leur consacrent deux tiers de leur attention, leur octroient les deux tiers du temps de parole dévolu aux élèves dans la classe et tolèrent plus leur indisciplin. Les travaux plus récents (Zaidman, 1996; Mosconi et Loudet-Verdier, 2001) nuancent légèrement ce constat mais le doublent d'une différence qualitative: les filles sont surtout sollicitées pour reformuler les leçons précédentes tandis que les garçons le sont pour construire des savoirs nouveaux et reçoivent des consignes plus complexes. Tou-te-s les enseignant-e-s interrogé-e-s dans mon corpus ne sont pas informé-e-s de ces mécanismes. Pour celles et ceux qui le sont, la mise en place d'une discipline personnelle destinée à les corriger a souvent suivi leur prise de conscience. Elles et ils ont opté pour des solutions assez rigides dans un

premier temps: interroger alternativement une fille et un garçon, cocher sur une liste le nom des élèves qui prennent la parole, suivre l'ordre des rangées. Ces stratégies leur ont parfois donné l'impression de se priver d'une certaine richesse dans les échanges qui s'établissaient en classe. Elles constituent néanmoins des compromis temporaires destinés à acquérir des automatismes que les femmes et les hommes concerné-e-s espèrent conserver par la suite. L'une des enseignant-e-s rencontré-e-s a fait le choix d'associer ses élèves à sa démarche après avoir été interpellée par un garçon de CM1: «C'est toujours les filles que vous interrogez.»¹ Elle a alors mis en place un comptage contrôlé par la classe et constaté que les garçons, bien qu'ils se sentaient délaissés et s'agitaient en conséquence, restaient privilégiés.

Ces stratégies empiriques, qui peuvent parfois consister à interroger davantage les filles en sciences et les garçons en français, à éviter de systématiquement complimenter une petite fille sur sa tenue (Acherar, 2003) ou un garçon sur sa force, à ne pas demander uniquement aux filles d'effectuer les commissions du maître ou de la maîtresse, peuvent se doubler de règles plus ou moins souples dans le placement ou l'organisation du travail de groupe. Claude Zaidman (1996) remarque en effet que l'alternance fille/garçon dans la disposition des élèves dans la classe permet bien souvent aux enseignant-e-s de canaliser l'agitation des garçons et de doter les filles du statut d'auxiliaire didactique de l'adulte auprès des élèves en difficulté. Certain-e-s enseignant-e-s du corpus disent cependant rester attaché-e-s à ce mélange qui fait vivre la mixité, les enfants ayant spontanément tendance à former des groupes unisexes. Une solution consiste à placer chaque élève à côté d'un garçon et d'une fille ou à organiser des tables par groupe de quatre pour permettre des interactions entre filles et garçons et entre enfants du même sexe. Comme pour l'attribution de la parole, il s'agit de trouver des dispositifs pédagogiques qui n'encouragent pas la domination des garçons en restant attentif et attentive aux enjeux de pouvoir entre élèves. Les questions de genre semblent en effet parfois se télescoper avec d'autres impératifs (gestion du temps, crainte de se faire dépasser par le chahut, compétences maîtrisées ou non par les élèves) qui nécessitent d'opter pour des compromis en gardant à l'esprit que les mécanismes décrits par les recherches sur la mixité échappent bien souvent à la vigilance des acteurs et des actrices mêmes.

1. Les citations entre guillemets non suivies d'une référence bibliographique sont issues des entretiens du corpus.